

ARNE DAHL

Jeu du loup

Opcop

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

GROUPE OPCOP, EUROPOL

Noyau central, La Haye, Pays-Bas

PAUL HJELM : Officier de police criminelle suédois qui s'est retrouvé à son grand étonnement à la tête du groupe Opcop, confidentiel mais de plus en plus établi au sein d'Europol.

JUTTA BEYER : Meticuleuse policière berlinoise qui a développé ses talents sur plusieurs fronts, partenaire d'Arto Söderstedt.

MAREK KOWALEWSKI : Policier polonais spécialisé dans la lutte contre la délinquance économique, avec de nombreux talents cachés et une bonne humeur à toute épreuve.

MIRIAM HERSHEY : Ancienne agente juive britannique du MI5, a récemment frôlé la mort et forme une constellation classique avec :

LAIMA BALODIS : Policière lituanienne dure à cuire, anciennement infiltrée au sein de la mafia, utilisée par le chef pour les opérations clandestines.

ANGELOS SIFAKIS : Chef adjoint et coordinateur du groupe, a lutté contre la corruption à Athènes, il a une vue d'ensemble.

CORINE BOUHADDI : Imposante policière musulmane des stupés, originaire du Maroc, en passant par Marseille, avec une certaine prédilection pour les substances herbacées.

FELIPE NAVARRO : Spécialiste de la délinquance économique, de Madrid, dont la vie vient de changer fondamentalement et qui ne porte plus de cravate.

DONATELLA BRUNO : Nouvelle recrue, ancienne enquêtrice anticorruption et chef du bureau local Opcop de Rome.

ADRIAN MARINESCU : Nouvelle recrue de Bucarest, spécialiste des écoutes et de la surveillance, en particulier de la mafia.

ARTO SÖDERSTEDT : Officier de police criminelle suédo-finlandais, par le passé avocat de la mafia, universitaire, professeur à l'école de police et homme d'action héroïque.

Antenne locale, Stockholm, Suède

KERSTIN HOLM : Ancienne haut gradée de la police qui a quitté la bureaucratie pour devenir chef de l'antenne locale du groupe Opcop à Stockholm.

JORGE CHAVEZ : Enquêteur expérimenté, aux racines chiliennes, fait la navette entre Stockholm et La Haye.

SARA SVENHAGEN : Experte en interrogatoires, troisième van-tail du triptyque d'Opcop à Stockholm, fait la navette entre La Haye et Stockholm.

Sur les marges

GUNNAR NYBERG : Écrivain installé sur l'île de Chios, ancien policier du groupe A, officieusement chargé de missions en free-lance par son vieux collègue Paul Hjelm.

I

AVEUGLEMENT

AUTOBAHN

Magdebourg-Braunschweig, deux janvier

Elle a voyagé en pleine lumière. Elle en est presque aveuglée.

C'était encore comme la nuit quand elle a commencé son long voyage de Berlin à Bruxelles. Puis elle a roulé dans la lumière de l'aube et, à présent, le soleil d'hiver se lève avec sa clarté magique au-dessus de ce qu'elle sait être la ville de Magdebourg. Au loin, à gauche de l'autoroute, il lui semble voir les deux tours de la cathédrale gothique englobées par le disque du soleil, comme si elles produisaient elles-mêmes une gloire de lumière. Sous l'*autobahn* serpente le canal du Mittelland vers l'Elbe – à moins que ce ne soit l'inverse –, pour bientôt, hors de vue, former le plus important croisement fluvial d'Europe. Mais c'est un autre croisement – entre les autoroutes A2 de Berlin et A14 de Leipzig – qui, une dizaine de kilomètres plus loin, la fait se souvenir de l'avertissement de la veille.

D'habitude, elle ne conduit pas, surtout pour de si longs trajets et, les rares fois où elle prend une voiture, désormais, on la conduit. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, les circonstances sont spéciales. Et elle n'a plus eu l'occasion de conduire sur du verglas depuis ses vingt ans.

Car ça glisse, par ici. Elle a senti une ou deux fois la voiture patiner – instants où un effroi sorti du fond des âges étreint sa poitrine – et elle a vu quelques cadavres de véhicules gelés sur le bord de l'A2. Sorties de route plutôt qu'accidents, cependant, dérapages, et son garagiste affirme que ses pneus hiver sont de première qualité.

Il ne devrait pas y avoir de danger.

À part la soirée de la veille. Le Nouvel An à Berlin était passé. Le calme indolent du Jour de l'an était au rendez-vous. Nouvelle année, nouveaux espoirs, et nouvelles opportunités, aussi. Doux sourire intérieur. Tout s'était passé mieux qu'elle n'avait osé l'espérer. Le retour. Et tout semblait plus viable, plus prometteur. Mais soudain, l'avertissement.

“Le tronçon d'autoroute le plus dangereux d'Allemagne.”

Il commence vers la frontière entre les deux länder, c'était bien ça ? Juste après la limite entre Sachsen-Anhalt et Niedersachsen – et juste au moment où elle essaie de se rappeler les noms de quelques localités, elle passe cette frontière, tout à fait prise de court. Juste après, elle voit un panneau avec des distances et des noms de villes. Elle en reconnaît deux. Helmstedt et Peine. C'était bien ça ?

Oui. La voix d'homme familière : “Le tronçon d'autoroute le plus dangereux d'Allemagne est sur l'A2 entre Helmstedt et Peine.”

Elle se concentre, à peine entrée en Niedersachsen. Bientôt Helmstedt. Entre Helmstedt et Peine se trouve Braunschweig.

Souvenirs professionnels de Bruxelles : elle aime être au courant. C'est la transversale allemande, la principale route entre Europe de l'Est et de l'Ouest. Cent vingt mille véhicules chaque jour. Trafic de poids lourds en provenance de Pologne. La quantité de gaz d'échappement, de gaz à effet de serre, d'émissions polluantes n'est dépassée que par la quantité d'accidents. La police de Braunschweig est réputée être celle qui traite le plus d'accidents de la route en Europe.

Et maintenant le verglas.

La beauté hivernale change de caractère comme d'un coup de baguette magique. Le soleil, qui s'est à présent un peu élevé au-dessus de l'horizon, change aussi. Sa magie devient noire : magie noire. En dépassant Helmstedt, elle sent très distinctement sa gorge se serrer.

Elle a toujours eu du mal avec l'*autobahn* allemande. Cette étrange absence de limites. Devoir regarder dans le rétroviseur plus que vers l'avant. Toujours garder un œil sur des cinquantenaires qui se surestiment et arrivent par-derrière tout

feu tout flamme dans leur bulles autothérapeutiques vrombissantes pour se coller un mètre derrière et vous faire de grands appels de phare parce que vous ne roulez qu'à cent soixante.

Mais bon, elle ne peut pas prétendre que la culture automobile française vaille tellement mieux. Nulle part ailleurs la différence culturelle n'est plus marquée. Préfère-t-elle la jungle de la circulation parisienne ou ce terrain de jeu bien ordonné pour fous du volant ?

Au fond, aucun des deux n'est préférable. Ces deux modèles sont des erreurs. Ils appartiennent au xx^e siècle, et le xx^e siècle est fini. Il est temps d'enfin oser entrer de plain-pied dans le siècle suivant.

Comme nous avons gâché le xx^e siècle. Avec ses possibilités infinies de construire pour de bon une société où chacun aurait sa place, dont personne n'aurait à être exclu. Pour la première fois, les ressources étaient vraiment disponibles. Et qu'en avons-nous fait ? Nous nous sommes laissés glisser sans résistance vers les valeurs les plus moyenâgeuses, vers une société de gagnants et de perdants toujours plus primitive.

Bien sûr, elle sent bien que tout ce raisonnement n'est dicté que par l'envie de dépasser Braunschweig, Peine, de revenir sur l'*autobahn* "normale". De se changer les idées, tout simplement. Comme si l'*autobahn* permettait de penser à autre chose.

C'est au moment où elle tourne la tête pour apercevoir Braunschweig qu'elle voit autre chose. Son regard au loin, si essentiel, si vital sur l'*autobahn*, capte un clignotant. C'est le premier.

Le premier d'un chapelet de signaux qui mettent à rude épreuve les capacités d'interprétation de son cerveau. Quelqu'un, quatre ou cinq voitures devant elle, allume ses warnings. D'autres lumières devant, freins et clignotants, rouges et orange, quelque part, tout près, un bruit de frein, brutal. Un dérapage ?

Puis le silence.

C'est après que sa voiture s'est immobilisée et qu'un regard rapide dans le rétroviseur, fatidique, constate que celles de

derrière sont aussi arrêtées, après seulement que survient la série d'événements suivante. Sur l'autre voie.

D'abord la fumée. Et pas une fumée calme, brumeuse et éthérée, qui monte en volutes vers le ciel. Un autre genre. Plutôt une boule de fumée, une sphère. Une boule noire qui semble avoir heurté le sol et rebondit à présent vers une main géante depuis longtemps retirée. Et à sa place il y a autre chose, là-haut, alors que la boule de fumée se dissipe vers la voûte céleste, et ça ne devrait définitivement pas être là. Et elle ne devrait pas descendre de voiture en le voyant. Les occupants des autres voitures arrêtées non plus. Mais ils le font. C'est en quelque sorte inévitable.

En l'air, à la place qu'occupait un instant plus tôt la boule de fumée, il y a maintenant une remorque. Une lourde, lourde remorque. C'est comme un arrêt sur image. Et il est impossible de se représenter les forces qui ont jeté en l'air cette remorque.

Et cette remorque est celle d'un camion-citerne.

Certes, c'est très loin, et ce mouvement est si curieusement lent que rien ne semble réel, mais probablement vaudrait-il mieux tout de suite se mettre à l'abri. C'est ce qu'elle lit dans le regard des autres automobilistes. Mais il est trop tard pour agir, car la remorque du camion-citerne est à présent en train de retomber. En dessous, elle distingue un enchevêtrement de véhicules. Un carambolage. Elle voit plusieurs voitures noires, deux rouges, une bleue, une argentée, et une petite voiture blanche au milieu. La collision semble généralisée, mais pas mortelle, les voitures ne sont pas complètement démolies comme elles peuvent l'être sur l'*autobahn*. En tout cas, ça n'a pas l'air mortel *pour le moment*.

Car la dernière chose qu'elle voit avant que la remorque du camion-citerne ne s'abatte sur les épaves du carambolage, c'est que quelque chose en fuit. Non pas en fuit, mais en coule, s'en déverse, et même jaillit. De cette cascade de liquide clair, qu'elle ne distingue qu'une fraction de seconde, monte une vapeur. Le liquide qui se déverse de la citerne fait vibrer l'air.

Puis la remorque s'abat. Sans un bruit.

Pas de rebond, pas le moindre contrecoup un tant soit peu élastique. La remorque tombe juste et reste là. Collée au sol.

Elle a le temps de se retourner vers les autres automobilistes, elle voit qu'eux aussi savent ce qui les attend. Elle le voit dans leurs yeux.

La lenteur avec laquelle ils tournent la tête.

Avec laquelle ils la baissent. Comme dans une prière collective. Adressée à n'importe quel Dieu.

Le temps insoutenable que met la remorque à se redresser après son long vol. Elle ne le voit pas, mais le tremblement continu de l'air lui indique que ça continue à couler. Ça continue à se déverser de la citerne.

Et l'inévitable se produit alors. Le liquide s'enflamme. Une seule et énorme flamme s'élève sans bruit, comme crachée par une torchère élargie. Elle se propage dans toutes les directions. Le son revient après sa longue absence. Comme un chapelet de hurlements. Hurlements des réservoirs d'essence explosant l'un après l'autre. L'impitoyable réaction en chaîne des carburants fossiles.

C'est à présent une forêt de flammes. Une jungle épaisse de feu pur. Malgré la distance, la vague de chaleur déferle sur les spectateurs sur la voie opposée. Ils sont submergés par le retour de flamme. Elle s'imagine que ses sourcils viennent de disparaître.

La folle vitesse de l'embrasement. Ce n'est même pas une réaction en chaîne. Tout a lieu en même temps. Le monde s'embrase. La chaleur avale le bruit. Le bruit est aspiré par le feu. Tout est feu. Une fumée noire, très noire, forme une nouvelle boule projetée vers le haut.

Puis tout cesse aussi brusquement que ça avait commencé. Le feu s'étiole après avoir tout consumé sur son passage. La boule de fumée se dissipe, remplacée par une brume noire mais de plus en plus translucide. Les carcasses complètement calcinées surgissent une à une du brouillard.

Tout est noir. Carbonisé. C'est le monde après l'apocalypse. *Ragnarök.*

Et pourtant pas tout à fait. Pourtant il reste quelque chose au milieu, comme au centre d'un cercle. Et ce n'est pas noir. C'est blanc.

La petite voiture blanche, au milieu de tout ce noir calciné.

Et une chose insensée se produit : la porte de la petite voiture blanche s'ouvre. Un jeune homme en sort en titubant, aussi blanc que sa voiture. Il regarde autour de lui. Sauf qu'il n'est pas vraisemblable qu'il voie quoi que ce soit. C'est plutôt un réflexe. De regarder autour de soi. Se faire une idée. Évaluer la situation.

Le jeune homme reste debout près de sa voiture. Il ne voit rien. Mais il est en vie.

De l'autre côté de la chaussée, ils n'en voient que mieux. Ils voient la petite voiture blanche apparemment intacte au milieu de tout ce noir encore fumant. Et c'est comme une révélation.

Elle regarde autour d'elle. Observe les autres automobilistes. Leurs regards se croisent, et ils se ressemblent tant. Ils voient la même chose.

Ils voient ce blanc sortir de tout ce noir, derrière le rideau de fumée de plus en plus transparent.

Et elle pense :

Une voiture électrique.

Et elle sait alors ce qu'elle doit faire.

ACHAT

Tîrgu Mureş, Roumanie, dix-sept février

Il arrive qu'on s'étonne que Mander Petulengro puisse distinguer la lumière des ténèbres. Beaucoup pensent qu'il triche, qu'il y voit un peu malgré tout. Mais ce n'est pas le cas. Il est né aveugle, et n'a jamais vu. Il ne comprend pas même ce que cela signifie.

Il en va autrement des gens devenus aveugles qu'il rencontre. Ils souffrent encore, ressentent un manque si violent. Ils continuent à vivre comme des ombres dans l'univers des voyants.

Lui, non. Il est seul dans le sien. Parfois, quand il rencontre d'autres aveugles de naissance, il peut éprouver une sorte d'appartenance. C'est alors comme s'ils frôlaient son monde. Pourtant, ils ne sont jamais vraiment là. Pas complètement. Et ils sont seuls dans leurs mondes.

À une époque, il aurait aimé que quelqu'un prenne une place dans son univers. C'était au temps de l'errance. La petite Luminitsa, à Sarajevo. Aussi aveugle que lui, elle le voyait mieux que personne. Nettement mieux que lui-même. Un court instant, ils ont partagé le même univers.

Non, ne pas retourner le couteau dans la plaie.

Il s'est retiré. Ce foyer sera sa dernière demeure. Au fond, il attend surtout les ténèbres suivantes. Il pressent que la transition ne sera pas trop brutale.

Même sa guitare, il la délaisse. À présent qu'il s'assoit dans son lit en grattant une nouvelle morsure de puce, il laisse encore une fois sa main glisser sur les courbes de l'instrument.

Le souvenir de Luminitsa à Sarajevo est brutalement balayé par la couche de poussière qui crisse sous ses doigts. Une seconde, la tristesse d'avoir laissé sa guitare s'empoussiérer l'envahit. Puis il la rejette elle aussi. C'est logique. Il s'est retiré. Il a assez joué, assez chanté, assez erré. Et vu nettement plus que tous les voyants.

Il hume la poussière. L'émiette un peu entre ses doigts. Il reconnaît l'odeur de la crasse, la crasse vraiment incrustée, mais il y a plus que ça. Ça sent le métal. Un métal lourd. Est-ce vraiment l'endroit où s'installer en paix ? Toutes ces années finiraient ici ?

Tîrgu Mureş n'est pas chez lui. C'est la mauvaise partie de la Transylvanie. Chez lui, c'est le petit village de Casin, près de Miercurea-Ciuc dans le district d'Harghita. Mais après ce qui s'est passé, ce village n'existe plus. Il n'est plus sur sa carte. Mander a été condamné à l'errance. Et à présent il a cessé d'errer. Et cessé de jouer de la guitare. Cessé de chanter.

Cessé de vivre.

Il les entend maintenant depuis un moment. Ils ont fait la tournée des chambres, le directeur plastronnant dans leur sillage, d'un ton de voix qu'il n'a encore jamais entendu. Il comprend que cela veut dire quelque chose et, dans une autre vie, il aurait sûrement réagi plus vite. Alors, il serait sorti du foyer – par l'issue de derrière, qu'il connaît mieux que sa propre poche – avant qu'il ne soit trop tard. Mais trop tard pour quoi ? Qu'a-t-il à perdre, ici ? N'a-t-il pas déjà touché le fond ?

Bien trop tard, il comprend que le repos n'est pas le fond. La possibilité de repos. Il existe un fond où il n'y a pas de repos.

Il sait que le moment est venu. Il sait quelle heure il est. Deux heures tout juste passées. Le plus chaud de la journée. Malgré cela, il a froid jusqu'aux os. Il n'est pourtant pas si vieux. Il ne devrait pas avoir froid jusqu'aux os.

Mi-février, deux heures et quart de l'après-midi. Il connaît la lumière. Il sait exactement quelle est la lumière. La porte est fermée, il l'entend, il le sait d'après la lumière, ils semblent

avoir fermé les portes de toutes les chambres. Il sent qu'il est en train de se passer quelque chose.

Mais il n'éprouve aucune crainte. De quoi devrait-il avoir peur ? N'a-t-il pas déjà tout enduré ?

C'est quand la porte s'ouvre à la volée que Mander Petulengro éprouve pour la première fois depuis de nombreuses années non pas la crainte, ce serait trop dire, mais un désagrément, le sentiment que son existence volontairement statique va être mise en mouvement.

Car il sait qu'il doit faire plus clair quand la porte s'ouvre. Il fait plus clair dans le couloir, la chambre des huit "pensionnaires" est la plus sombre du foyer. Mais cette fois, il ne fait pas plus clair. Il a beau entendre la porte s'ouvrir en grand, il se met à faire plus sombre. Encore plus sombre.

D'abord, il croit que sa sensibilité bien éprouvée à la lumière – cette sensibilité dont il devrait en principe être privé – a été altérée. Puis il comprend qu'il est en train de se passer autre chose.

Tout à fait autre chose.

D'après leurs pas, il entend qu'ils sont trois, et, en comparaison des pas légers du directeur, avec ses soixante-quinze kilos (certes plus légers que d'habitude, plus prudents), qu'ils sont tous les trois plus lourds. Deux pèsent vraiment lourd. Mais c'est la voix du troisième qu'on entend :

— L'hydrocéphale est très bien, mais pour le reste nous ne sommes pas satisfaits du tout.

Une voix de basse, habituée à être obéie, et pourtant neutre, professionnelle, avec un accent menaçant à peine perceptible. Des crayons sur blocs-notes. Mander Petulengro essaie de trouver ce que signifie "hydrocéphale" tout en flairant que le directeur se met à suer davantage des aisselles.

— Mais la chorée de Huntington était pourtant parfaite ? dit le directeur d'un ton conciliant.

Et si menu, aussi. Il se combinerait avantageusement avec une figure maternelle bien en chair.

— Ce n'est pas à vous de nous dire comment nous devons travailler, ou je me trompe ?

— Je ne voulais pas...

— Je n’ai jamais vu une achondroplasie aussi affreuse, le coupe la voix de basse. Tu crois vraiment qu’il fera entrer le moindre centime ?

Mander Petulengro entend le directeur inspirer profondément et tente de remettre en ordre les pièces du puzzle. Qu’est-ce que c’est que ça ? Qu’est-ce qui se passe ? Qu’est-ce que cela a à voir avec lui ? Peut-être rien. Il voudrait se retourner d’un quart de tour et se recoucher avec les punaises affamées de son lit. Mais il ne le fait pas. Il reste figé. Se concentre. *Hydrocéphale, chorée de Huntington, achondroplasie* – ce sont des termes médicaux, n’est-ce pas ? Quoi ? Des maladies ?

Et : “*Tu crois vraiment qu’il fera entrer le moindre centime ?*”

Il entend les pas lourds faire un tour parmi les huit “pensionnaires” de la pièce. À vrai dire, il ne sait pas s’ils sont là tous les huit. Sa vigilance est en berne depuis bien trop longtemps.

Il entend le directeur se racler la gorge :

— D’un autre côté, nous avons gardé le meilleur pour la fin.

Mander ne bouge pas d’un pouce. Son ancienne vigilance n’est pas morte, juste laissée en jachère, elle qui l’a sauvé lors de ses longues errances. Elle et le chant. Et la guitare.

Pour la première fois depuis très longtemps, il ressent le besoin d’attraper sa guitare.

D’autres griffonnages au crayon puis quelques pas en avant. Droit sur Mander. Et soudain, tout s’éclaire. Chaque pièce du puzzle tombe à sa place. Et une image apparaît. Une image qu’il est le seul à pouvoir voir.

À sa manière très spéciale.

— Lui, là ? dit avec scepticisme la voix de basse.

— Aveugle de naissance, s’empresse d’assurer le directeur. Regardez ses yeux. Qui pourrait résister à des yeux entièrement blancs ?

— Mais il a eu des ennuis, n’est-ce pas ?

— Il en est revenu, dit le directeur. Il a survécu à la purification ethnique à Harghita en août 1992, il est parti vers le sud et a disparu pendant quinze ans.

— Je n’ai pas demandé un CV complet, dit la voix basse. Je veux juste savoir s’il va nous causer des ennuis.

— Il est le calme même, dit le directeur.

Un moment de silence. Mander Petulengro a l'impression de percevoir le hochement de tête de confirmation comme un changement de pression d'air dans l'obscurité.

— Ciprian va s'occuper des détails financiers, dit la voix de basse, et l'un des pas lourds s'éloigne. Les pas à présent beaucoup plus assurés du directeur le suivent. Ils disparaissent.

Un bref griffonnement de crayon, puis encore quelques pas qui avancent. Une haleine monstrueuse, il s'est accroupi, puis la douceur traîtresse de la voix de basse :

— Tu ne vas pas nous faire de problèmes, hein ?

— Je m'appelle Mander Petulengro, dit Mander.

— Je ne veux pas savoir ton nom.

— Vous m'avez acheté, à présent ?

— C'est la dernière question que tu poses, n'est-ce pas ? Nous avons acheté une tête pleine de flotte assez prometteuse, un sexagénaire ratatiné qui souffre de bougeotte et un nain vraiment laid. Et maintenant une carte douteuse, une tête d'aveugle avec des yeux retournés à faire peur. Allez, viens.

Pendant que les pas lourds s'approchent, Mander comprend que sa vie ne finira pas dans ce lit pouilleux. Que tout change à nouveau totalement. Sur un coup de tête, il tend la main vers la gauche. Il sent les courbes sous ses doigts et imagine soudain très nettement Luminitsa à Sarajevo.

Imagine, à sa manière très spéciale.

— Vous avez remporté un bonus, dit-il au moment précis où une lourde main se pose sur son épaule. Je suis musicien.

Un moment de silence. La main s'allège sur son épaule.

— Les musiciens, on va les chercher ailleurs.

— Mais pas un musicien aveugle, dit Mander en sentant son cœur tambouriner.

Nouveau silence. Cette sorte dont il a compris qu'ils accompagnent un échange de regards.

— OK, dit la voix de basse, et son propriétaire se relève, son haleine s'allège. D'accord, tu as une minute. Prouve-le-nous.

Mander Petulengro attrape la guitare. Il souffle la couche de poussière. Une odeur de métaux lourds lui emplit les narines tandis qu'il pose l'instrument sur ses genoux. Il caresse

doucement ses courbes et, cette fois, il ne laisse pas échapper son image intérieure de Luminitsa à Sarajevo.

Son image toute personnelle.

Quand il plaque le premier accord, son cœur bat très calmement. Et il fait clair comme un après-midi de février ordinaire.